

**Francine Noël**

Jésus s'appelait Myriam et sa gardienne écrivait des poèmes

Francine Noël, *Maryse*, VLB, 1983

Guy Cloutier

---

Number 18, April–May 1985

Cinq écrivaines : Francine Noël, Julia Kristeva, Louise Vandelac,  
Marguerite Duras et Anne Delbée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20301ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Cloutier, G. (1985). Francine Noël : Jésus s'appelait Myriam et sa gardienne écrivait des poèmes / Francine Noël, *Maryse*, VLB, 1983. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (18), 41–43.

# FRANCINE NOËL

*L'appartement est cossu. Le salon coquet: causeuse, table basse, plantes vertes, piano. Un chat. Cela respire le confort et le bon goût. Il pense à Maryse, à sa première visite chez sa belle-mère, Hermine, à Outremont. Ou alors chez Marité, oui, la lumière, l'atmosphère, le mobilier, cela devait l'avoir séduite, elle aussi. Il finit par lâcher une première question —, plutôt maladroite:*

*Nuit Blanche — Pourquoi le roman? Enfin, quand on sait l'importance que le théâtre occupe dans votre vie...*

*Francine Noël — Effectivement, j'ai toujours éprouvé une véritable fascination pour le théâtre. J'ai été comédienne, j'ai fait de la mise en scène très jeune.*

*(Il ne lui posera pas cette question qui lui brûle la langue. Il continuera de l'écouter, mais en l'imaginant debout dans l'allée centrale d'un théâtre, parlant, gesticulant, expliquant. Cherchant, là aussi, à convaincre, à charmer.)*

*N.B. — Puis, il y a eu l'enseignement à l'UQAM. Quand tu es comédienne et que tu quittes la scène, tu cesses rapidement d'exister pour le public.*

*F.N. — Je suis restée toutefois très liée au théâtre. J'ai vécu une expérience collective extraordinaire avec la revue *Jeu*; cela a été très important pour moi. Mais écrire pour le théâtre, c'est autre chose, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Alors, pourquoi un roman? Cela m'est venu spontanément.*

*(Il s'attendait à cette réponse, à ce mot: spontanément. Il est déçu, non pas de sa réponse, mais de lui; de l'avoir entraînée dans ce cul-de-sac.)*

*N.B. — Et si vous me parliez du plaisir que vous avez eu à écrire *Maryse*?*

*(Il se reproche aussitôt son imprécision. Il aurait voulu qu'elle parlât du plaisir de terminer une page, de trouver une formule heureuse, de voir apparaître sur la feuille l'inattendu, oui, qu'elle parlât de ce plaisir-là, presque indicible. Mais elle enchaîne déjà.)*

*F.N. — Écrire, ce n'est pas toujours un plaisir, mais un travail qui exige beaucoup de temps, de discipline, jour après jour. Mais il est vrai que j'ai eu beaucoup de plaisir à bâtir cet univers, à laisser vivre ces personnages, surtout à partir du moment où ils ont commencé à m'entraîner.*

De ce point de vue-là, si je la compare avec l'expérience que je viens de vivre en écrivant ma première pièce de théâtre, je dois dire que ma relation à l'écriture a été très différente. Bien sûr, les conditions n'ont pas été les mêmes. Cette pièce, je ne l'aurais pas écrite si on n'était pas venu me chercher. Cela s'est fait dans le cadre des *workshops* organisés par Elizabeth Bourget et Gilbert Lepage, les directeurs du Théâtre d'aujourd'hui. On a travaillé trois mois, Danielle Lévesque, Alice Ronfard, Linda Sorgini et moi, sur un thème proposé: le virage technologique. Après ces trois mois, j'ai eu envie d'écrire une pièce seule. Mais cela n'avait plus rien à voir avec le thème. Je n'arrivais pas à voir autre chose qu'une petite fille de 12 ans sur la scène. Bien sûr, il y avait un ordinateur, mais elle s'en servait comme elle se servait de son walkman, sans plus. Cela a donné *Les anges gardiens de la Chandeleur* (on songe toutefois à couper «de la Chandeleur») et la pièce sera présentée en novembre, au Théâtre d'aujourd'hui.

Finalement, ma pièce traite essentiellement des rapports entre cette petite fille et ses trois gardiennes. Vous savez, il y a des gens qui investissent beaucoup d'énergie, de tendresse, dans des relations avec des enfants. Puis, les enfants disparaissent de leur vie, irrémédiablement, parce que ces personnes ne sont pas «de la famille». C'est ce problème-là que j'aborde dans ma pièce.

Pour en revenir à mes rapports avec mes personnages, je dirai que si, dans *Maryse*, il y avait de la place pour moi, dans les trois femmes et dans François, je me suis rendue compte qu'il n'y en avait aucune dans ma pièce. Alors, j'ai commencé à mettre un peu de moi dans le personnage de Murielle, la plus jeune des gardiennes, Murielle d'Outremont, comme elle s'appelle. Vous savez, il



# Jésus s'appelait Myriam et



Francine Noël

n'y a pas beaucoup de place pour les auteurs dans un théâtre, ni dans la bâtisse, ni sur la scène, ni même dans les personnages. Ils sont tellement proches de l'archétype, tellement gros, sans nuances.

Il n'y a pas d'intériorité sur scène, pas de flash-back, pas de rêverie intérieure; tout n'est qu'apparence. Le théâtre, c'est de la pure apparence.

*N.B. — Et votre pièce, si vous aviez à la situer par rapport à ce qui se fait actuellement?*

*F.N. — Le type de théâtre que l'on produit actuellement à Montréal me semble relever, grosso modo, de deux grandes voies. Il y a, d'une part, un théâtre à texte...*

*N.B. — Souvent produit par des femmes, un théâtre plus littéraire.*

*F.N. — Oui, et qui est monté par des gens qui ont une formation liée à l'énergie de la parole, des gens qui se méfient du silence. Et, à côté de ça, il y a un travail théâtral qui exclut presque la parole. Le théâtre Omnibus, par exemple. Entre les deux, l'espace est étroit: il y a Ronfard peut-être, ou Louise Roy... Mais pour moi, le théâtre, s'il n'exclut pas la*

*parole, il ne peut pas être uniquement de parole. Il s'agit d'un choix, bien sûr. On peut toujours décider de faire un théâtre épique, avec son langage soutenu, souvent poétique, où des personnages font essentiellement des discours, en somme un théâtre qui affiche l'art, mais on peut songer aussi à un théâtre plus proche de celui de Tchekhov, avec ses petits dialogues à l'air parfaitement ridicule.*

*(Il voudrait lui parler du travail d'élagage auquel Marguerite Duras vient de soumettre *La mouette* de Tchekhov, qu'elle trouvait trop bavarde. «Tchekhov, c'est une affaire d'orchestration, de la musique en demi-notes et en demi-silences. *La mouette*, plus concise, glisse sans méandre vers la solitude et la tragédie.»<sup>1</sup>)*

*N.B. — J'aimerais que vous reveniez sur cette notion du huis-clos théâtral.*

*F.N. — Le théâtre se joue dans des antichambres ou dans des cuisines, ou alors, c'est le théâtre de Shakespeare, n'importe où, mais il s'agit, dans ce cas, d'une toute autre dramaturgie. Dans ma pièce,*

# sa gardienne écrivait des poèmes

l'action se déroule dans dix lieux différents, mais il y a tout de même un lieu majeur: une grotte, en l'occurrence un salon d'Outremont pendant une tempête de neige. Mais enfin, c'est évident, les contraintes matérielles au théâtre excluent presque automatiquement les oeuvres de passages. Alors que *Maryse* était un roman de parcours. Il en est de même de mon prochain roman dont l'action se passe à Montréal mais aussi dans le bas du fleuve, à l'Île Verte.

*(Il voudrait la relancer sur la piste des personnages, la surprendre par une question surprise, la désarçonner mais sans la brusquer, sans l'irriter. Il regarde sur la table, voit un disque de Paco Ibáñez et un livre ouvert sur La Chanson de l'Auvergnat.)*

**N.B.** — Parmi tous les romans que vous avez lus, lequel auriez-vous aimé avoir écrit?

**F.N.** — *Cent ans de solitude*, de Marquez. Mais il s'agit d'une question piège. Il y a vingt ans, j'aurais répondu Proust. Pendant longtemps, j'aurais pu dire aussi *Le Quatuor d'Alexandrie*. Ou alors, l'oeuvre de V.L.B. Dans tous les cas, il s'agit d'oeuvres touffues, qui se répondent, des oeuvres dans lesquelles on s'installe. Des oeuvres aussi, c'est important, qui témoignent d'un travail d'écriture. Après tout, on ne lit pas un roman comme on lit un article de journal. Mais pas d'auteurs français. C'est un esprit que je ne comprends pas, que je ne saisis pas, sauf peut-être les paysans chez Molière. Ah, j'allais oublier! L'un des romans les plus extraordinaires que j'ai lu dans ma vie! *Christine Lavransdatter*, de Sigrid Undset. Quel livre! Quels personnages! C'est plus que l'anecdote, plus que l'écriture! Il y a là une profondeur d'émotion que je n'atteindrai jamais!

*(Il est ému par son emportement soudain. Avec ses joues légèrement fardées, ses ballerines blanches, usées, élimées à la pointe, elle lui rappelle son amie Catherine, quand elle l'entraîne dans son théâtre de poupées. Il se contente pourtant de la relancer:)*

**N.B.** — Et les personnages que vous auriez aimé être?

**F.N.** — Dans un article sur *Maryse*, on a parlé de Don Quichotte. Cela m'a beaucoup émue. Oui, si

j'avais à être un personnage, ce serait Don Quichotte. J'aimerais. Ce personnage assez con pour courir après des moulins à vent. Ou alors, Jeanne d'Arc, mais c'est une imbécile, une vraie folle.

**N.B.** — Cela rappelle la dérision si présente dans ce que vous faites.

**F.N.** — J'ai fait ma thèse sur Beckett, vous savez. C'est loin maintenant, ça ne se retrouve pas dans mon écriture; j'écris gros, plutôt comme Rabelais. Enfin... Non, je pense que je déteste profondément Jeanne d'Arc. Ou alors, oui, j'aurais aimé être Jeanne d'Arc, mais telle que réinterprétée par F'Murr dans sa bande dessinée *Jeanne au pied du mur*. Dans sa version, les anges deviennent des extra-terrestres. Elle baise avec l'un d'eux mais c'est très compliqué parce qu'il y a des problèmes d'armures. Cette Jeanne d'Arc-là, oui! Quand j'étais comédienne, j'étais très impressionnée aussi par le personnage de Cassandre. Cette femme qui a le don de la parole mais qui n'est jamais crue.

*(Puis, sur sa lancée, elle revient à ses personnages: ceux de la pièce, ceux de la suite de Maryse aussi.)*

**F.N.** — Cela s'appellera *Myriam et les grands-mères*.

*(Il entend des noms: «la fille de Marité, l'histoire de Blanche, de la mère de François Lamoureux, du clan des Irlandais...» Il regarde encore une fois ses ballerines rongées à la pointe. Il s'était promis d'acheter une poupée à Catherine. Il éteint le magnétophone.)*

*Dans l'autobus, en rentrant à Québec, il relira le dernier chapitre de Maryse. Puis, il s'endormira en se reprochant d'avoir oublié, encore une fois, la poupée de Catherine.* ■

Propos recueillis par Guy Cloutier

1. in *Le Matin de Paris*, édition du jeudi, le 21 février 1985.

## Bibliographie

Francine Noël, *Maryse*, VLB, 1983.

Francine Noël  
**Maryse**  
roman



vlb éditeur